

l'enfant — égoïstes, satisfaits, ignares, barbares — depuis mille ans. La guerre arracha les jeunes hommes aux stagnantes petites villes d'ancien régime. Quand Donat en revint « *il ne savait rien de nouveau. Mais il connaissait l'ordre ancien et voulait le détruire. Il venait créer. Il exérait le passé* ». L'horreur du passé révélée par le grand ébranlement de la guerre ; voilà, indiquée dans ces quatre lignes, une des causes profondes de la révolution.

— Dans ce marécage croupissant du passé, ceux qui furent autrefois les dominateurs de la société ont dégénéré. Leur sang s'est vicié toujours plus mesquin ; leur esprit s'est débilité ; ils sentent peser sur eux ce que nous appelons, nous communistes, le verdict de l'histoire. Les princes Ordynin, dont les ancêtres fondèrent Ordynin-Gorod, syphilitiques, achèvent de dégénérer. Le vieux père attend la fin, enfermé avec ses images saintes, dans de constantes macérations. Egor se saouïle, vole, vend les derniers vêtements de ses sœurs pour boire (on est en 1919). Boris est un jeune bourgeois médiocre et dur qui se sent taré. Vieilles, les femmes sombrent dans la bêtise ; jeunes dans le spleen : nostalgie des mondantés et des débauches d'autrefois. (*L'Année Nue*.) Dans un petit conte intitulé *1000 ans*, même thèse en raccourci. Les princes Constantin et Fedor Vilyachev contemplant la petite ville du point même où mille ans auparavant s'arrêta leur ancêtre, le conquérant. Et rien ne parle en eux que le désespoir :

« ...Mille ans ont passé... La faim, la mort, la barbarie, le cannibalisme, règnent comme alors. Quelle angoisse, frère ! — Nous ne sommes bons à rien. Il n'y a pas si longtemps nos pères fouettaient des jeunes filles à l'écurie et allaient déflorer les nouvelles mariées dans leur lit. Brutes !... »

Ils sentent qu'ils sont finis, eux, mais que cette terre vivra. Au loin, près de ces isbas où règne le typhus, des jeunes filles se sont mises à chanter :

« ...C'est bon, c'est douloureux. Ça ne mourra pas. C'est admirablement, étrangement, terriblement bon !... »

Cela, qu'est-ce ? La vie de la terre et des hommes à laquelle les aristocraties dégénérées ne peuvent plus rien donner. Leur fin désolante est narrée avec un minutieux souci de la vérité. Voici, par exemple (*Les Héritiers*), un vieux général, ses proches, un étudiant, toute une famille bourgeoise, expropriée et affamée, qui vit :

« ...Chacun retranché dans sa chambre avec son pot et son samovar, méchamment, mornement, mesquinement, inutilement, maudissant la révolution et la vie, détaché de la vie, hors de la vie, tourné vers le passé... »

Impuissants, accablés de petites misères, ils se chaillaient pour des mégots.

— Les survivances du passé pénètrent la trame du présent, s'insinuent dans les mœurs ébauchées de la révolution, se relèvent après avoir été broyées. Des détraqués, des idiots, des fous médiocres, des sorcières, dans la campagne perdue où l'on s'est efforcé de créer une Commune paysanne, constituent une absurde secte religieuse (*Riazan-la-Pomme*)...

— Par son plus lointain passé la Russie tient à l'Asie. Pilniak aperçoit et fait ressortir son asiatisme profond — dont s'inspira Alexandre Blok en écrivant *Les Scythes* et que Lénine ne perd certainement pas de vue quand il annonce (1) le duel futur des peuples opprimés de l'Europe et de l'Asie (Russie, Chine, Inde) contre l'Impérialisme occidental. Tantôt c'est, à chaque

page, l'évocation du Pamir, cœur de l'Asie, auquel tient encore par une infinité de liens, la petite ville russe (*Ivan-da-Maria*), tantôt, dans le *Conte pétersbourgeois*, l'enchevêtrement des révolutions chinoises d'il y a 2000 ans et d'hier avec la nôtre, le heurt et la confusion des destinées du bâtisseur de la grande muraille de Chine, Tching-Hoang-Ti, qui abattit la féodalité et se fit empereur — et de Pierre-le-Grand, bâtisseur de Pétersbourg, qui dompta les nobles et se fit autocrate. J'ai quelquefois été frappé par d'évidentes ressemblances des choses russes avec les choses chinoises : au Kremlin, devant les *terems* — logis des premiers tsars — ; à Péterograd, devant les flèches d'or de l'Amirauté et de Pierre-et-Paul, qui me faisaient penser à celles que les architectes de l'Extrême-Orient placent parfois au sommet des pagodes. Un personnage dit dans le *Conte pétersbourgeois* : « La Russie traverse une révolte anarchique ; elle guérit de la maladie européenne que lui inocula Pierre-le-Grand... » Un autre, dans *L'Année Nue* :

« ...LA CULTURE EUROPÉENNE ALLAIT A LA GUERRE... LA CULTURE MÉCANIQUE A OUBLIÉ CELLE DE L'ESPRIT... LA CULTURE EUROPÉENNE EST UNE IMPASSE. Deux siècles durant, depuis Pierre, l'Etat russe a voulu se l'assimiler. La Russie étouffait. La révolution l'oppose à l'Europe. Dès ses premiers jours de la révolution, la Russie, avec ses mœurs, son train quotidien, ses villes, est rentrée dans le dix-septième siècle... »

Est-ce un recul ? Non, c'est un retour de la Russie sur elle-même. Je ne fais qu'indiquer ces idées dont l'influence en Russie n'est pas insignifiante.

— Sur cette vieille Russie asiatique s'est abattu l'Ouragan révolutionnaire. Pilniak emploie sans cesse le mot russe *metel* — tourmente de neige — dont l'étranger ne peut concevoir la farouche poésie. Le meilleur peut-être de ses contes s'intitule ainsi : *Metel*.

« ...Un homme émergea tout droit de la tourmente... »
« Les flocons de neige tournoyèrent, se pressèrent, coururent par la plaine, des myriades de flocons blancs... Ce fut la tourmente. Nés d'elle, les flocons parcouraient des milliers de versets, sur les champs, les bois, les fleuves, les villes, mourant, mourant, mourant, dans le fracas, le râle, la clameur, les sanglots... Tout était blanc... »

Et ailleurs :

« Je suis dans le train fou de la tourmente et du vent. Une écume de neige m'enveloppe et glisse entre mes mains. » (*Ivan-da-Maria*).

— Le chapitre VII de *L'Année Nue*, « Sans titre », n'est fait en russe que de trois mots : « La Russie, la Révolution, la Tourmente ». Ici se confondent en une seule la poésie physique de la nature russe — qu'on se souvienne encore de Blok et de ses *Douze* — et celle de la révolution, autre tourmente. On ne sait jamais bien s'il faut les distinguer chez Pilniak. Je ne le pense pas...

— A l'asiatisme rétrograde de la vieille Russie, Pilniak oppose la Russie nouvelle qu'il voit naître dans la tourmente, qu'il voit très bien naître — et c'est son grand mérite. Ecoutez ce fragment de conversation dans un train :

« ...Dans 150 ans les hommes auront la nostalgie de la Russie actuelle, comme d'une période de la plus belle manifestation de l'esprit humain —, mais ma chaussure est percée, je voudrais bien passer un mois à l'étranger, manger dans un bon restaurant, boire du whisky... »

Ainsi parle « pensivement » un ingénieur. Or, dans l'œuvre de Pilniak, comme dans la réalité de la révolution, les vrais créateurs du présent et de l'avenir ne sont pas des ingénieurs. Ceci nous amène aux bolcheviks.

(1) Fin de son étude sur *l'Inspection Ouvrière*, Pravda, mars 1923.